

LES TRIOMPHANTES

ROMAN

Boumé Boubekur

Chapitre 1

La musique faisait trembler les murs. À La Tav', ce soir-là, les basses semblaient venir du sol, monter dans les jambes, traverser les corps, battre dans les poitrines comme un second cœur. La salle, d'ordinaire réservée aux fêtes discrètes et aux conversations tardives, avait changé de nature. Elle n'était plus seulement un bar. Elle était devenue un refuge, une scène, presque une frontière. Des femmes dansaient.

Des étudiantes, des ouvrières, des artistes, des entrepreneuses, des mères, des filles, des inconnues qui, l'espace d'une nuit, ne semblaient plus avoir à s'excuser d'exister. Leurs corps se frôlaient, se répondaient, se libéraient. Il y avait dans leurs gestes quelque chose de plus fort que la fête : une manière silencieuse de dire non. Non à la peur. Non à la place qu'on leur avait assignée. Non à la prudence qu'on exigeait d'elles depuis toujours.

Clara Broubeck observait la scène depuis le bar, un verre à la main. Elle ne dansait pas. Pas encore. Elle regardait. C'était sa manière à elle de comprendre le monde : attendre que le bruit révèle ce que les mots cachent. Elle regardait les visages, les épaules qui se détendaient, les rires qui éclataient sans retenue, les regards qui se reconnaissaient. Il y avait là une joie presque brutale, une joie née de trop longues années de silence. À côté d'elle, Jeanne souriait.

— Tu ressens ça ? demanda-t-elle près de son oreille.

Clara ne répondit pas tout de suite. Oui, elle le ressentait. Mais ce n'était pas seulement l'énergie d'une soirée réussie. C'était autre chose. Une force plus profonde, plus ancienne. Comme si toutes ces femmes, venues chacune avec leur fatigue, leurs blessures, leurs colères et leurs rêves, formaient soudain un seul corps. Sur le bar, Amélie et Safia montèrent ensemble. Le couple avait organisé cette première soirée Woman Power presque comme une provocation douce. Amélie, grande, droite, le regard brûlant. Safia, plus calme, mais avec cette autorité naturelle qui obligeait le respect. La musique se coupa d'un coup. Les conversations tombèrent. Les corps encore chauds se tournèrent vers elles. Amélie prit le micro.

— Ce soir, ce n'est pas seulement une fête.

Sa voix trembla légèrement, mais elle ne baissa pas les yeux.

— C'est une déclaration d'amour à toutes celles qui, avant nous, ont lutté pour que nous puissions être ici. Mais c'est aussi une promesse. Une promesse que nous ne reculerons plus. Que nous construirons un monde où chaque femme pourra être libre, forte et égale.

Un murmure parcourut la salle. Safia s'avança à son tour.

— On ne demandera plus notre place.

Elle marqua une pause.

— On va la prendre.

Alors la salle explosa. Les applaudissements, les cris, les rires, les larmes parfois. Clara sentit quelque chose se déplacer en elle. Une certitude, peut-être. Ou une menace. Elle ne savait pas.

encore. Mais elle comprit que cette nuit ne resterait pas une nuit parmi d'autres. Plus tard, dehors, l'air froid lui mordit le visage. La rue semblait étrangement calme après la chaleur de la salle. Les femmes sortaient par petits groupes, encore électrisées, fumant, riant, s'embrassant, se promettant de se revoir. Clara resta devant l'entrée, comme si elle ne parvenait pas à quitter complètement ce qu'elle venait de vivre. Jeanne la rejoignit.

— Clara, je te connais. Tu mijotes quelque chose.

Clara esquissa un sourire.

— Juste une idée.

— Une idée dangereuse ?

Clara tourna les yeux vers les lumières de La Tav', encore visibles derrière les vitres embuées.

— Une grande idée.

Elle ne dit rien de plus. Cette nuit-là, en rentrant chez elle, elle ne dormit presque pas. Les mots d'Amélie et Safia tournaient dans sa tête. On va la prendre. Elle ouvrit son téléphone, hésita, puis écrivit un message sur Instagram. « Hier soir, j'ai vu ce que nous pouvons devenir. Aujourd'hui, je veux que cela devienne une réalité. Si vous êtes prêtes à changer le monde, rejoignez-moi. » Elle posa le téléphone sur la table. Quelques minutes plus tard, les premières notifications apparurent. Puis d'autres. Puis des centaines. Clara regarda l'écran s'illuminer dans la pénombre de son appartement. Elle aurait dû être effrayée. Elle ne le fut pas. Pas encore. Elle comprit seulement que quelque chose venait de commencer.

Avant de devenir une voix, Clara avait été une enfant silencieuse. Elle avait grandi à Saint-Clar-sur-Lot, un village du Sud-Ouest que beaucoup auraient eu du mal à situer sur une carte. Des collines vertes, des champs de tournesols, des rues pavées, une église au clocher trop grand pour la place qu'elle dominait, et ce sentiment étrange que le temps y avançait moins vite qu'ailleurs.

Clara aimait les marchés du samedi. Elle y accompagnait sa grand-mère, une femme robuste, respectée, qui vendait des produits artisanaux avec la même dignité qu'une reine sur son trône. Petite, Clara portait les pots de confiture, les sachets de lavande, les paniers d'herbes séchées. Elle écoutait les conversations des adultes, leurs plaintes, leurs rires, leurs petites cruautés aussi. Très tôt, elle comprit que les femmes travaillaient plus qu'elles ne parlaient. Sa mère, infirmière, rentrait épuisée et préparait encore le dîner. Son père, ouvrier discret, lisait le journal en buvant son café. Il n'était pas mauvais. Il n'était pas violent. Il appartenait simplement à un monde où certaines injustices semblaient si anciennes qu'on ne les voyait même plus. Un matin, dans la cuisine, Clara demanda :

— Pourquoi maman doit toujours tout faire après son travail ?

Son père leva les yeux du journal.

— Les choses ont toujours été comme ça.

Clara resta silencieuse. Puis elle répondit :

— Alors peut-être qu'il faut les changer.

Sa mère, dos tourné devant l'évier, ne dit rien. Mais Clara vit ses épaules se figer légèrement. Ce jour-là, elle comprit que certaines phrases avaient plus de poids que des cris. Sa grand-mère, elle, lui apprenait autre chose. Les soirs d'été, sous l'auvent où séchait la lavande, elle racontait les femmes du village pendant la guerre. Celles qui avaient caché des réfugiés, porté des messages, nourri des enfants qui n'étaient pas les leurs. Marguerite, surtout. Une femme sans importance officielle, mais qui avait sauvé des vies dans le secret de sa cuisine.

— N'oublie jamais, Clara, disait sa grand-mère. Le courage commence toujours dans les petits actes.

Clara garda cette phrase comme d'autres gardent une médaille.

À seize ans, au lycée, elle organisait déjà des débats sur les inégalités. Elle ne supportait pas que les ambitions des garçons soient accueillies comme une promesse, tandis que celles des filles étaient interrogées comme une insolence. À dix-huit ans, elle quitta Saint-Clar-sur-Lot pour Bordeaux. Sa mère pleura sur le quai. Son père lui glissa un billet dans la main sans oser la regarder. Sa petite sœur la serra fort, comme si Clara partait pour toujours. À Bordeaux, elle rencontra Jeanne. Ce fut presque ridicule. Une collision à la sortie de la gare. Des dossiers éparpillés sur le sol. Une jeune femme qui jurait, riait et s'excusait en même temps. Jeanne avait l'énergie des gens qui n'attendent pas qu'on leur ouvre les portes. Elle les pousse.

— Première année ? demanda-t-elle. Tu viens d'où ?

— Ça se voit tant que ça ? Je viens d'un endroit que personne ne connaît, répondit Clara en riant. Mais cet endroit m'a appris ce que signifie être libre.

— Un peu. Mais ne t'inquiète pas. Ici, tout le monde fait semblant de savoir où il va.

Clara rit. Elle ne savait pas encore que cette fille deviendrait sa meilleure amie, son alliée, son miroir, et parfois sa conscience. Plus tard, Paris. La Sorbonne. Les associations. Les manifestations. Les nuits à refaire le monde dans des cafés trop chers. Puis Genève, un stage dans une ONG internationale, et la découverte brutale des violences faites aux femmes ailleurs, plus loin, autrement mais toujours avec la même mécanique : contrôler, isoler, faire taire. Clara avait cru longtemps que l'injustice était un accident. Elle comprit qu'elle était une architecture. Et qu'une architecture pouvait être détruite.

Si Clara brillait dans sa carrière, sa vie familiale était plus complexe. Ses parents la soutenaient mais ne comprenaient pas toujours son acharnement. Sa mère, bien que fière, lui reprochait parfois de sacrifier sa vie personnelle pour ses ambitions. Clara avait connu quelques histoires d'amour, mais aucune n'avait résisté à son rythme de vie effréné et à son engagement total. Une relation en particulier l'avait marquée : celle avec Marc, un journaliste engagé. Ils partageaient une vision commune du changement, mais leurs ambitions respectives les éloignèrent. Ce fut une séparation douloureuse. Clara comprit alors que son combat passait avant tout. Sa solitude ne la dérangeait pas. Elle trouvait sa force dans les amitiés solides qu'elle avait construites, notamment avec Jeanne, son alliée la plus proche, et dans la conviction qu'elle agissait pour un bien plus grand.

— Un jour, lui avait dit Marc avant de partir, tu devras choisir entre sauver le monde et te sauver toi-même.

Clara n'avait jamais oublié ces mots, mais elle n'avait pas encore trouvé de réponse.

Le premier message arriva un mardi soir. Clara venait de terminer un atelier dans une petite salle municipale de province. Les chaises pliantes étaient encore dispersées dans la pièce, des gobelets de café refroidissaient sur une table, Jeanne discutait avec deux bénévoles près de la sortie. Sur les murs, des affiches blanches portaient le slogan : « FEMMES DEBOUT ».

Clara rangeait ses notes lorsqu'elle sentit son téléphone vibrer. Elle regarda distraitement l'écran. Puis elle relut le message une seconde fois. « *Vos mots m'ont donné la force que je croyais perdue. Grâce à vous, je peux enfin rêver d'une vie sans peur.* » Signé : Nora.

Clara resta immobile. Autour d'elle, les conversations continuaient, mais quelque chose venait de basculer. Elle le sentit immédiatement. Ce n'était plus seulement un mouvement étudiant, ni même un engagement politique. Pour la première fois, quelqu'un lui disait : « *vous m'avez aidée à survivre.* » Jeanne remarqua son émotion.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Clara lui tendit le téléphone. Jeanne lut le message lentement. Son visage changea lui aussi.

— Tu te rends compte ?

Clara hocha légèrement la tête. Oui. Elle se rendait compte. Et cela l'effrayait presque autant que cela la bouleversait. Quelques semaines plus tard, Clara fut invitée dans une maison de réhabilitation pour femmes victimes de violences conjugales. Le bâtiment se trouvait à l'écart de la ville, derrière un portail gris sans enseigne. Rien n'indiquait ce qui s'y passait. C'était volontaire. Ici, certaines femmes vivaient cachées. Une éducatrice ouvrit la porte.

— Merci d'être venue.

Clara répondit par un sourire discret. Depuis plusieurs mois, elle entendait des récits difficiles, mais elle n'était pas préparée à ce qu'elle allait découvrir ce jour-là. La salle était simple. Des murs blancs. Une lumière froide. Une grande table autour de laquelle plusieurs femmes étaient assises. Certaines évitaient le regard des autres. D'autres fumaient nerveusement près de la fenêtre entrouverte. Il y avait dans la pièce cette fatigue particulière des gens qui ont longtemps vécu dans la peur.

Clara s'assit parmi elles sans prendre la parole. Pour une fois, elle ne voulait pas parler. Elle voulait écouter. Puis une femme brune aux traits tirés leva lentement les yeux.

— Je m'appelle Émilie, j'ai 40 ans.

Sa voix tremblait légèrement.

— J'ai passé dix ans à marcher sur des œufs.

Elle eut un rire nerveux.

— Au début, ce n'étaient que des mots. Des petites phrases. "Tu cuisines mal." "Tu ne comprends rien." "Tu devrais être reconnaissante." Et puis un jour, il m'a giflée.

Personne ne bougea.

— Après ça, tout devient normal très vite.

Elle regardait ses mains pendant qu'elle parlait.

— Un poignet serré trop fort. Une poussée contre un mur. Des excuses. Toujours des excuses. Et cette phrase... toujours la même phrase : *Tu m'y as forcé*.

Clara sentit sa gorge se nouer. Émilie poursuivit :

— Quand mes collègues au travail remarquaient mes bleus, je prétendais être maladroite. Une chute dans l'escalier, une porte mal fermée. Mais le pire, c'était la nuit. Les cris, les insultes, parfois les coups, toujours quand les enfants étaient couchés. Et moi, je restais. Parce que je craignais de partir, peur de ce qu'il pourrait me faire si je le quittais.

Elle prit une grande inspiration.

— J'ai tenu jusqu'à ce que ma fille, un soir, entre dans la pièce en pleurant. "Pourquoi papa te fait ça ?" m'a-t-elle demandé. Ce regard, plein de peur et d'incompréhension, m'a brisé. C'est ce qui m'a donné la force de partir. Avec l'aide d'une association, j'ai trouvé un refuge. J'ai porté plainte. Il a nié tout en bloc, bien sûr. Mais les preuves étaient là.

Elle sourit nerveusement.

— Il n'a plus aucun droit sur mes enfants, et nous avons débuté une nouvelle vie. Ce n'est pas facile, mais je n'ai plus peur. Et mes enfants non plus.

Personne n'applaudit. Personne ne parla. Dans cette pièce, le courage ne faisait pas de bruit. Une autre femme prit la parole.

Claire. Vingt-huit ans. Blonde. Le regard encore méfiant.

— Quand je l'ai rencontré, il avait tout d'un homme charmant : drôle, attentionné, et il semblait admirateur de mon indépendance. Mais peu à peu, il a commencé à vouloir tout contrôler. D'abord subtilement : des remarques sur mes tenues, des suggestions sur qui je devrais ou ne devrais pas fréquenter. Puis, c'est devenu plus direct : "Pourquoi tu sors encore avec tes amies ? Elles ne t'apportent rien." Lentement, il m'a isolée.

La violence n'a pas commencé avec des coups. Elle a commencé avec des reproches, des mots pesants, et surtout des insultes, cette manière de me faire douter de tout ce que je faisais. J'étais "trop bruyante", "pas assez respectueuse", "trop ambitieuse". Le soir où je rentrais, il m'ignorait.

Elle croisa les bras comme pour se protéger d'un froid invisible.

— Il voulait juste savoir où j'étais. Avec qui. Pourquoi je sortais. Pourquoi je portais certaines robes. Pourquoi je voyais encore mes amies.

Elle sourit tristement.

— Et un jour, vous vous rendez compte que vous êtes devenue étrangère à vous-même.

Clara notait mentalement chaque phrase. Pas comme une militante. Comme une femme qui comprenait soudain l'ampleur du désastre. Sarah parla ensuite. Puis Lucie. Puis Hélène. Chaque histoire semblait différente. Et pourtant, c'était toujours la même prison. Les mêmes mécanismes. La même destruction lente. Les mêmes hommes qui finissaient par convaincre leurs victimes qu'elles étaient responsables de leur propre souffrance.

Hélène pleurait, lorsqu'elle murmura :

— On ne reste pas par faiblesse. On reste parce qu'on a peur. Parce qu'on croit qu'il changera. Parce qu'on n'a nulle part où aller. La première fois qu'il m'a jeté une assiette, j'ai cru que c'était un accident. Il s'est excusé, m'a serrée dans ses bras, et j'ai voulu y croire. Mais rapidement, les assiettes sont devenues des verres, puis des objets plus lourds. Une lampe, une table basse renversée sur mes jambes, un couteau lancé dans ma direction. Heureusement, il n'a jamais atteint son but, mais la peur me glaçait à chaque fois.

— Un soir, il est rentré ivre. Je tenais notre fils dans mes bras, tentant de le calmer parce qu'il craignait ses cris. Mon mari m'a regardée avec une haine que je ne lui connaissais pas encore. Il m'a arraché l'enfant, m'a poussée contre le mur, et a crié que je le rendais fou. C'est ce soir-là qu'il m'a frappée avec une ceinture. Les coups étaient méthodiques, comme s'il essayait de s'assurer que je souffrirais le plus possible. J'ai crié, supplié, mais il continuait. Le lendemain, je n'arrivais pas à me lever. Mon corps entier était meurtri. Notre fils est venu me voir, les larmes aux yeux. Il m'a tendu un petit dessin qu'il avait fait : un cœur avec nous deux à l'intérieur. Je l'ai serré contre moi en promettant qu'il ne verrait plus jamais cette violence. Avec l'aide d'une voisine, j'ai fui. Ce n'était pas une décision facile. Il m'a traquée, harcelée, menacée. Mais je savais que je n'avais plus le choix. Il est en prison pour tentative de meurtre. Il a nié jusqu'au bout. Mais les preuves étaient là : mes cicatrices, les témoignages de ma voisine, et surtout, le courage de mon fils, qui a décrit à un psychologue ce qu'il avait vu.

Clara sentit une boule se former dans sa gorge. Ces récits, bien qu'insoutenables, étaient nécessaires. Ils alimentaient son combat, et lui rappelaient pourquoi elle ne pouvait reculer.

Elles n'étaient pas une exception. Elles incarnaient le reflet d'une structure sociale, qui conditionnait les femmes à accepter l'inacceptable, à confondre l'amour et la dépendance, la peur et la loyauté.

Sarah hurla :

— Les gens disent souvent : « Pourquoi tu es restée ? » C'est une question qui fait mal. Parce qu'on croit qu'il changera. Parce qu'on n'a nulle part où aller.

Anouchka, assise, un café à la main, prisonnière des témoignages bouleversants qu'elle venait d'entendre, réalisait que son propre vécu n'était rien comparé à ces récits empreints de souffrance. Elle regardait sa tasse refroidir, ses mains tremblantes légèrement. Lorsqu'elle commença à parler, sa voix était teintée d'une fatigue profonde. Celle qui arrive de batailles trop longues et trop injustes.

— Mon divorce a été un cauchemar. Pas seulement à cause de la séparation elle-même, mais à cause de tout ce qui est venu après. Mon ex-mari... Il savait comment manipuler le système.

Elle prit une pause, respirant fortement avant de poursuivre.

— Tout a commencé avec la pension alimentaire. Il traînait, inventait des excuses. Un mois, il disait qu’il avait perdu son emploi. Le mois suivant, il prétendait qu’il avait des frais imprévus. Et moi, je devais continuer à payer pour tout : les études des enfants, le crédit de la maison, la nourriture. Quand j’ai essayé de faire exécuter la décision de justice, il a trouvé le moyen de contourner cela, en cachant ses revenus.

Son regard se perdit dans le vide, comme si elle revivait chaque moment d’humiliation.

— Et puis, il y avait la maison. Notre maison. Nous étions censés la vendre et diviser les bénéfices, mais il a tout fait pour surévaluer son prix. Il disait que le marché immobilier était mauvais, qu’il n’y avait pas d’acheteurs. J’ai dû me battre pour prouver qu’il manipulait les évaluations, et même là, ça n’a servi à rien.

Elle serra les poings, la colère mêlée à la tristesse.

— La justice... Quelle justice ? Ça a pris des années. Pendant ce temps, je me suis endettée, à payer des avocats incompetents. J’ai changé trois fois de défenseurs, qui me disaient tous la même chose, « On va gagner ». J’ai dû prendre un deuxième emploi juste pour garder la tête hors de l’eau. Et à la fin...

Elle s’interrompit, sa voix brisée.

— À la fin, le tribunal a statué en sa faveur. Il avait les moyens d’engager des avocats plus chevronnés, qui trouvaient des failles dans le système. Moi, j’étais seule, avec mes enfants. Et je n’ai rien obtenu. Rien.

Anouchka détourna les yeux, refusant de laisser ses larmes couler.

— Vous savez ce qui est le pire ? Ce n’est pas seulement la perte financière. C’est le sentiment d’être trahie par le système. On nous dit que la justice est là pour nous protéger, pour garantir l’équité. Mais quand on est une femme seule, face à un homme qui sait exploiter chaque faille, on est abandonnée.

Elle releva la tête, une lueur de défi dans les yeux. Son histoire, bien que personnelle, était un cri de ralliement. Une illustration poignante de la lenteur et des biais d’un système judiciaire encore trop souvent impitoyable envers les femmes. Clara sentit son cœur se serrer. Elle avait lu des rapports, étudié des statistiques. Mais les chiffres ne parlaient pas. Les femmes, elles, parlaient. Elles parlaient de leurs cicatrices, de leurs peurs, et de leur lente reconstruction. Et chaque mot résonnait comme un appel à l’action.

Une femme d’une quarantaine d’années s’approcha lentement du micro. Elle semblait hésiter à chaque pas. Ses mains tremblaient si fort qu’elle dut les croiser contre sa poitrine pour essayer de reprendre le contrôle. Lorsqu’elle parla enfin, sa voix était presque inaudible.

— J’avais neuf ans... Il venait dans ma chambre la nuit.

Clara sentit immédiatement un froid lui traverser le corps. La femme baissa les yeux. Comme si prononcer certains mots restait encore impossible après toutes ces années.

— Pendant longtemps... j’ai cru que c’était de ma faute.

Sa respiration se brisa.

— Les enfants croient toujours que c’est leur faute.

Plusieurs femmes dans la salle pleuraient déjà silencieusement.

— Ma mère ne voyait rien.

Elle secoua lentement la tête.

— Ou peut-être qu’elle ne voulait pas voir.

Le calme de la salle devenait insoutenable. Puis elle ajouta dans un souffle :

— On survit... mais quelque chose meurt à l’intérieur de vous pour toujours.

Clara sentit ses yeux se remplir de larmes malgré elle. Depuis des années, elle entendait parler de violences sexuelles dans les rapports officiels, les commissions parlementaires. Mais ici... C’étaient des vies détruites avant même d’avoir commencé. Une autre femme prit ensuite la parole, la voix noyée dans les sanglots :

— Mon fils avait douze ans quand il m’a avoué ce qu’on lui faisait subir.

Elle porta une main tremblante à sa bouche.

— Et le pire... c’est qu’il me demandait pardon en pleurant.

La salle entière semblait désormais écrasée par la douleur. Clara baissa lentement les yeux. Une colère froide montait en elle. Pas une colère politique. Une colère primitive. Presque animale. Parce qu’à cet instant précis, elle comprit que certaines enfances n’étaient jamais vraiment sauvées.

— Je veux que vous sachiez que votre courage est un exemple, dit Clara d’une voix qu’elle tenta de rendre ferme. Ce que vous avez vécu ne sera pas oublié. Vous méritez justice, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous la redonner.

— Ce n’est pas seulement la justice qu’on veut ! Cria une femme au fond de la salle. On veut que ça cesse. Pour toujours.

Clara ne répondit pas immédiatement. Parce qu’au fond d’elle, quelque chose venait de changer définitivement. Elle comprit que les conférences ne suffiraient plus. Les slogans non plus. Il faudrait affronter les institutions, les lois, les habitudes, les structures invisibles qui permettaient encore à tant de violences de survivre derrière les portes fermées. Cette nuit-là, chez elle, Clara ne dormit presque pas. Les visages des femmes revenaient sans cesse. Émilie. Claire. Hélène. Leurs voix continuaient de résonner dans l’obscurité de son appartement. Elle se leva vers trois heures du matin, traversa le salon et alluma son ordinateur. Pendant quelques secondes, l’écran blanc resta vide. Puis elle écrivit : AIMER SANS CHAÎNES. Elle resta immobile devant ces mots. Puis ajouta : « *Campagne nationale contre l’emprise et les violences invisibles.* » Clara posa les mains sur le clavier. Elle comprit alors que sa vie venait de changer de direction. Et que le monde, peut-être, allait changer avec elle.

